



ORGANE DE L'ŒUVRE DE LA CATHEDRALE DE MONTREAL.

Redige en collaboration.

Bureaux: Archereche, Montreal.

ANNÉE 1886.

MONTREAL, SAMEDI, 16 OCTOBRE.

No. 28.

Ex Umbra ad Lumen.

In the dark, silent watches of the night,
I lay upon my couch, suff'ring, awake,
No friend was near to cheer the hours' flight,
No balm my pain to take.

Around me all was tinted with night's gloom,
The winds outside were sighing wild and loud ;
My soul was sad, and visions of the tomb
Had bowed my courage proud.

If I am but a thing of meaner clay
By winds adverse bowed cruelly and bent,
If I am but the creature of a day
Weary and discontent ;

Why should I live, thought I, against this strife,
Why ev'ry day renew the dreary past,
While Thou, o Lord, hast taken from my life
All hope and laid it waste ?

Look where I may, all is but darkness blind—
Is there no light can lift it from my soul,
No one to show me how the way to find
The long desired goal ?

Then in mine anguish came a voice to me,
A voice that stilled the tumult of my heart ;
So sweet it fell, the words a melody,
That thus did peace impart :

" I am the Way and Light that thou shouldst seek,
Turn but to Me and thou wilt find both here ;
Long have I waited for thee, patient, meek,
Under thy jest and sneer. "

O blessed voice ! the darkness on my path
Was now no more, and pain but rare and brief ;
With new and joyous days it brought me faith
And cured my unbelief !

E. A. RANSON.

Grand Forks, D. T.

SAINT PIERRE DE ROME.

(SOUVENIR.)

Ceux qui ont eu le bonheur de visiter la Ville Eternelle, et de se prosterner dans l'immense basilique vaticane sur le tombeau des apôtres, savent combien est doux et durable le souvenir d'un pareil pèlerinage.

On ne saurait oublier facilement l'impression produite par la vue de toutes les magnificences que la piété, l'art et les richesses ont accumulées dans ce temple, œuvre d'un siècle entier du plus religieux dévouement.

Outre l'admiration que foute naître dans l'âme ces proportions grandioses, ces voûtes gigantesques, ces piliers de marbre, ces statues de fondateurs d'ordres, surtout cette coupole et les mosaïques qui la décorent, il y a aussi le spectacle touchant des cérémonies qui s'y accomplissent en certains jours ; la vue de ces milliers de personnes qui prient aux différentes chapelles, et l'ensemble des dogmes ou des faits rappelés par ces inscriptions, ces tombeaux, ces monuments de toutes sortes dont la basilique est remplie.

Saint Pierre de Rome est comme une magnifique synthèse de la doctrine catholique, dans laquelle on peut lire l'exposé succinct de toutes nos croyances, la démonstration historique de tous nos dogmes, le récit abrégé mais complet des travaux, des combats et des victoires de l'Eglise.

Pour moi, sans rien oublier de tant de merveilles, une circonstance entre mille autres a le don de réveiller en mon âme émue le souvenir des plus douces jouissances qu'il m'ait été donné d'éprouver.

En arrivant à Rome le 10 décembre 1877, ma première pensée, après m'être agenouillé à la Confession de Saint Pierre, avait été pour Pie IX : mon désir le plus ardent était de voir l'auguste vieillard du Vatican, et d'obtenir de lui une bénédiction pour moi, ma famille, mes amis mon pays.

« Il est bien douteux que vous obteniez une audience, me disait-on de toute part, le Pape est bien malade ; on redoute même à chaque instant d'apprendre sa mort. »

Mon espérance, toutefois, ne fut pas trompée, et après deux mois d'une attente pleine d'anxiété, j'avais enfin le bonheur de me voir aux pieds de l'illustre Pontife, le 2 février, 1878.

Ce jour là, en effet, Pie IX, malgré l'avis de son médecin, avait voulu recevoir, une fois encore, les cierges que devaient lui offrir, selon l'usage, les communautés de Rome et les représentants des pays étrangers.

Une centaine de personnes étaient présentes à cette audience, la dernière que Pie IX devait accorder au public et pendant laquelle il prononça, sur la nécessité de l'instruction religieuse, un discours qui fit verser des larmes à toute l'assistance, et qui est resté comme le testament du cœur de ce grand Pape.

Cinq jours après, Pie IX rendait à Dieu sa noble et sainte âme.

Entouré de tous les cardinaux résidant à Rome, et parmi lesquels se trouvait aussi le Cardinal Manning; muni du pain des forts, et oint de l'huile sainte par le ministère du Cardinal Panbianco, il s'éteignait doucement, sans agonie pénible, le sept de février, à cinq heures du soir.

Il avait conservé jusqu'à la fin la parfaite lucidité de son esprit et avait, en mourant, donné de paternels avis et une bénédiction pleine d'amour à ses bien aimés frères et à tous ses enfants.

L'Eglise était en deuil.

Les funérailles se firent à Saint-Pierre et durèrent plusieurs jours, pendant lesquels l'imposante basilique Vaticane regorgea de fidèles, accourus de tous les points du globe, pour honorer la dépouille du Pape défunt.

Les cérémonies terminées, ces restes précieux furent déposés dans une sorte de cercueil temporaire en bois peint et placés au dessus d'un chassis dans une des chapelles latérales.

Dès lors, commença une procession interminable de pénitence et de prière ; les pèlerins viennent à toute heure et chaque jour, s'agenouiller au pied de la tombe vénérée pour supplier Pie IX en faveur de l'Eglise qu'il a gouvernée avec tant de sagesse et de véritable gloire pendant de si longues années.

* * *

Cependant le veuvage de l'épouse du Christ ne devait pas durer plus longtemps ; ses enfants ne pouvaient rester orphelins ; les espérances sinistres des ennemis et leurs complots infâmes allaient être bientôt déjoués.

En effet, au lendemain de ces pompes funèbres, les cardinaux, à qui il appartient de désigner le successeur de Pierre, se réunissent au Vatican ; les salles du Conclave sont bientôt murées et scellées. Les prières de tous les fidèles du monde entier accompagnent ces vénérables vieillards dans ce cénacle, où, sous la direction de l'Esprit Saint, ils vont choisir un remplaçant de Pie IX, un nouveau vicaire de Jésus-Christ, un chef visible à l'Eglise Catholique.

* * *

Nous sommes au troisième jour du Conclave.

C'est le 20 février.

Comme aux deux jours précédents, une foule considérable stationnait, vers midi, sur la place Saint-Pierre, les yeux tournés vers la petite cheminée que l'on apercevait au-dessus du Vatican, et d'où l'on devait voir sortir la fumée des bulletins.

Après une heure d'attente, les impatients commençaient à se retirer, lorsque tout à coup, on aperçut comme un petit nuage blanc, et puis noirâtre, sortir du tuyau ; le dépouillement du scrutin avait eu lieu, mais aucun des cardinaux ne réunissant une majorité suffisante, le Pape n'était pas encore élu.

C'est du moins ce que comprit le peuple ; et ce qu'indiquait d'ailleurs cette couleur noire de la fumée provenant de la paille humide que l'on avait mêlée aux bulletins jetés au feu.

La foule alors se dispersa lentement, quitte à revenir le soir, à cinq heures, pour être témoin de la seconde "sfumata".

Quelques femmes cependant ne purent se résigner aussi facilement à s'éloigner ; et résistant à l'exemple de toute une multitude, elles restèrent à leur poste d'observation : filles d'Eve, ou mieux encore, fidèles disciples des saintes femmes de l'Évangile, elles avaient sans doute comme un pressentiment de ce qui allait arriver, et prévoyaient, avec cet instinct qui est propre à leur nature, que leur patience allait être récompensée.

Elles se tinrent donc obstinément près du sépulchre de Pie IX, pour être, à leur tour, les premiers témoins et les premiers hérauts de la résurrection du Pape.

Quelle jouissance ! apprendre les premières, et jeter ensuite aux quatre coins de la ville et du monde la grande et bonne nouvelle.

Leur désir bien légitime ne fut pas trompé.

Au dessus du portique de Saint Pierre est ce qu'on appelle la grande "loggia."

C'est une salle ayant la même étendue que le vestibule, et dont les fenêtres ornées de galeries donnent d'un côté sur la place, et de l'autre sur l'intérieur de l'église.

Au temps où le Pape était libre, il apparaissait à certaines solennités, aux fenêtres extérieures de ce balcon, pour donner la bénédiction "Urbi et Orbi."

Or, à une heure de l'après-midi, la fenêtre extérieure qui se trouve au milieu s'ouvrit, pour donner passage à un diacre portant une grande croix et précédant un cardinal suivi de plusieurs prélats.

Ce prince de l'Église est son Eminence Caterini, le doyen des cardinaux diaques.

Les quelques personnes disséminées sous les arcades de la colonnade courent aussitôt vers le grand escalier de la basilique pour connaître ce dont il s'agit et pour entendre proclamer le nom du Souverain Pontife.

Le cardinal annonce alors à haute et intelligible voix que Joachim Pecci, camerlingue de la Sainte Église Romaine, a été élu Pape au Conclave, et qu'il a pris le nom de Léon XIII.

Annuntio vobis gaudium magnum.

Habemus Pontificem Joachim Pecci, qui sibi nomen assumpsit Leonem XIII.

On devine aisément avec quelle rapidité cette heureuse nouvelle de l'élection du Souverain Pontife se répandit par la ville : ce fut une trainée de poudre ; à 2 heures tout Rome le savait et le monde entier commençait à l'apprendre, à la grande stupéfaction de quelques diplomates ou politiciens.

On savait aussi, dans la Ville Eternelle, que Léon XIII avait de prime abord décidé de bénir son peuple en ce premier jour de son règne, et que cette bénédiction serait donnée avant cinq heures.

La rue de l'Orso, la place et le pont St. Ange, la rue du Borgo, toutes les avenues de la Cité Léonine furent bien-

tôt envahis par une foule compacte se mouvant vers Saint-Pierre.

Le nombre des voitures était extraordinaire ; elles se déroulaient comme deux rubans sans fin, dans toutes les rues aboutissant au Vatican.

A 3 heures, le peristyle et la place Saint-Pierre depuis le haut de la colonnade jusqu'à l'Église de Scossa Cavalli sont littéralement comblés, et cette multitude, qui représente toutes les nations de la terre, attend avec impatience que l'on ouvre les portes, pour se précipiter à l'intérieur de l'église et apercevoir le successeur de Pie IX.

Ce flot vivant monte toujours. Le grand escalier, vu de l'extrémité inférieure de la place présente un aspect imposant ! plus de trente mille personnes sont là, pressées serrées sur les marches, et espérant que le Pape va bientôt paraître à la "loggia"

En voyant ce peuple immense devant cette façade majestueuse, on comprend mieux ce que Rome a perdu, et l'impression que devait produire, le jour de Pâques, par exemple, la cérémonie de la bénédiction que le Pape donnait du haut du portique de Saint-Pierre, à la multitude qui remplissait la place, et au monde catholique.

Dans la foule, on parle avec animation, même avec chaleur, et la grande question qui agite les esprits est celle de la politique du nouveau Pape ; on se demande dans tous les groupes quel sera le programme de Léon XIII, et si le premier acte public du pontificat qui s'ouvre va dans quelques minutes amener un changement de tactique dans la diplomatie cléricalle.

Depuis 1870, Pie IX était captif dans son palais ; ne voulant sacrifier aucun droit, encore moins aucun principe, il avait refusé toute concession, tout compromis, et le peuple n'avait pu l'apercevoir qu'à l'intérieur de sa prison.

Que va faire son successeur ; va-t-il se montrer au balcon qui domine la place, et donner une bénédiction *Urbi et Orbi* ; se contentera-t-il de l'intérieur de la basilique pour bénir seules les quelques mille personnes qui pourront y pénétrer.

Essaiera-t-il, en ce moment solennel, de reprendre une apparence de liberté dans une ville ravie au Pape, ou se renfermera-t-il comme son prédécesseur, en attendant des jours plus propices.

A ces questions que chacun se pose et qui sont vivement débattues, Léon XIII vient bientôt répondre lui-même de manière à dissiper tout doute à cet égard.

**

En effet, les portes de la Basilique, closes depuis midi, s'ouvrent ; vingt, trente, quarante mille personnes pénètrent au-dedans, tournent aussitôt leurs regards vers les galeries du portique, et restent les yeux fixés sur le balcon où ils espèrent voir bientôt apparaître le nouveau Pontife.

Un nombre plus considérable encores'entête à demeurer sur la place, caressant l'illusion qu'ils pourront aussi voir Léon XIII, et recevoir sa bénédiction.

A quatre heures et demi précises, deux prélats se mon-

trent à la fenêtre intérieure, couvrent la balustrade d'un tapis ponceau, et posent sur le milieu un coussin blanc.

Ces préparatifs créent naturellement dans la foule impatiente un moment d'excitation, mais l'ordre était rétabli quand tout à coup Léon XIII lui-même, revêtu de la soutane blanche, du camail pourpre, de l'étole d'or, et la tête couverte de la petite barrette blanche, paraît sur le balcon

Aussitôt dans l'église des acclamations s'élèvent ; les cris "vive le Pape ! vive le Pape Léon ! éclatent de toutes parts ; ces cris, ces vivats, ces acclamations puissantes et prolongées produisent un effet saisissant.

Tout le monde pleure et trépigne de joie ; on paraît même oublier la sainteté du lieu où l'on se trouve, mais c'est pour rendre plus enthousiastes l'amour, l'hommage au vicaire de Jésus-Christ, au successeur de Pierre, et de Pie IX, au Pape dont la venue faisait cesser le deuil et ranimait la foi des enfants de l'Eglise.

Quel moment ! quel spectacle ! nous étions là, cinquante mille peut-être, arrivant de toutes les parties du monde ; représentant toutes les nations, tous les climats, tous les pays, parlant toutes les langues ; séparés par les traditions, les mœurs, les usages, les intérêts, mais cependant tous étroitement unis par la même foi, le même amour, et les mêmes espérances, autour d'un tombeau, celui du premier des Papes ; au pied d'une dépouille, celle du Pontife qui venait de nous quitter ; sous la main bénissante du père, que Jésus-Christ donnait à ses enfants pour succéder à Pie IX et à Saint Pierre ; tous abrités par cette coupole, admirable image de l'Eglise et du ciel, et dont la frise offrait à nos regards ces oracles divins ; *Tu es Petrus et super hanc petram aedificabo ecclesiam meam.* C'était toucher du doigt l'universalité de l'Eglise catholique, et son indéfectible unité.

Le Pape s'avance majestueusement, appuie une main sur le coussin, et de l'autre fait signe à la foule de se calmer. Le silence le plus profond se rétablit aussitôt et règne dans toute l'enceinte du temple.

Léon XIII alors, levant le regard vers le ciel, prononce d'une voix forte et pénétrante ces paroles sublimes : *Sit nomen Domini benedictum*, et trente mille personnes chantent à l'unisson : *ex hoc nunc et usque in saeculum*, faisant le signe de la croix, le Pape reprend : *Adjutorium nostrum in nomine Domini* ; le peuple répond : *qui fecit caelum et terram.*

A ce moment tout le monde s'agenouille et se prosterne, le Souverain Pontife étend lentement les bras, les élève et semble aller chercher au plus haut des cieux une bénédiction qu'il répand ensuite douce, bienfaisante et pleine de consolation sur toutes les têtes et dans tous les cœurs : *Benedicat vos omnipotens Deus, Pater et Filius, et Spiritus Sanctus. Amen.*

Ce fut un moment trop court d'émotion indescriptible.

Le Pape, acclamé de nouveau, se retire, suivi des prélats qui sont restés à ses côtés ; et la foule sort de la basilique pour être témoin du désappointement de ceux qui, massés sur la place, attendaient encore, mais en vain, la bénédiction du nouveau Souverain Pontife.

L'Abbé J. M. EMARD.

SIMPLES CONSEILS

DE M. L'INSPECTEUR JÉRÔME

AUX ÉLÈVES DE L'ÉCOLE MODÈLE DE ST. THIÈCLE.



MONSIEUR l'inspecteur est arrivé dans notre village jeudi dernier, sur le coup de midi. Il était attendu depuis quelques jours, car on avait appris, à la porte de l'église, le dimanche précédent, qu'il était à visiter les écoles de la paroisse voisine. Les élèves ont été informés de son arrivée en sortant de la classe du matin, et ce jour-là, je vous assure que, malgré leur jeune appétit toujours en éveil, ils ont eu bien des distractions pendant le dîner. La visite de M. l'inspecteur est un événement qui prend des proportions très-considérables dans ces jeunes têtes si peu habituées aux choses sortant un peu de l'ordinaire. Aussi, lorsqu'à une heure, tous les gamins et gamines de l'endroit furent installés sur les bancs de l'école, le maître et la maîtresse purent-ils remarquer qu'il y avait quelque chose dans l'air comme à l'approche des grands phénomènes de la nature.—Ne riez pas, Mesdames et Messieurs ; j'y ai passé moi-même et je vous assure que c'est bien cela. Donc tous ces pauvres petits cœurs étaient très-gros et très-serrés à la fois. Mais ce fut bien pis encore, quand, dans chaque classe, le maître qui était le chef de l'école, annonça que M. l'inspecteur, accompagné de M. le curé et des commissaires, se rendrait à la grande salle à une heure et demie, et que tous les élèves, garçons et filles, devaient y être présents. L'annonce était à peine faite que voilà tout-à-coup un bruit de livres, de feuillets froissés, de crayons grinçant sur les ardoises, à faire dresser les cheveux. Tous les écoliers et écolières voulaient profiter de cette courte demi-heure, les uns pour repasser fièvreusement ce qu'ils avaient déjà appris,—plus ou moins,—les autres pour s'infuser le plus vite possible, ce qu'ils avaient négligé d'étudier jusque là ; d'autres enfin, sans songer à rien, insouciantes comme toujours, remuaient leurs livres et leurs ardoises, parce qu'ils voyaient les autres remuer leurs ardoises et leurs livres. C'étaient les fortes têtes de l'établissement, savants comme personne à faire des niches et de première adresse au jeu du moine et de la toupie ; enfin des écoliers libres et indépendants qui deviennent plus tard des libres et indépendants électeurs.

Ce fut bien la demi-heure la plus courte de l'année ; elle passa plus rapidement encore qu'une récréation. Aussi, on avait peine à croire qu'elle était déjà finie lorsqu'on vit arriver sur la place de l'école le groupe des visiteurs dominé de la tête par la haute taille de M. l'inspecteur, lequel,—j'avais oublié de le dire,—avait été nommé tout récemment, et en était à sa première tournée d'inspection.

Une minute encore, minute solennelle ! et voici les personnages distingués rendus dans la grande salle, en présence des élèves réunis, et graves comme ils le seront sans doute au jugement dernier,—moins toutefois ces têtes fortes des

libres et indépendants qui souriaient d'un petit air de supériorité.

Après les saluts et le cérémonial d'usage, M. l'inspecteur, M. le curé et MM. les commissaires circulèrent à travers les rangs, examinant l'état des figures, des mains et des habits. Bien des petites mains eurent des frissons, sous le regard perçant de M. l'inspecteur, et on en vit un certain nombre se fourrer dans la poche ou se cacher derrière le dos pour dissimuler une vilaine tache d'encre, une trace visible de confitures, ou des marques plus vénérables encore,—par leur antiquité,—qui semblaient n'avoir jamais eu un commerce bien intime avec l'eau et le savon. Que vouléz-vous : on n'attend pas tous les jours des visiteurs distingués.

M. l'inspecteur, cependant, malgré son regard perçant, avait un air aimable et bon ; il passa en souriant et n'ayant pas l'air surpris, comme un homme qui a déjà vu des enfants et qui ne vient pas dans une école pour la première fois de sa vie. Puis, toujours avec son sourire, il se met à faire, çà et là, des questions, ici sur la grammaire, ailleurs sur la géographie, l'arithmétique et que sais-je encore. Il tira un petit livre de sa poche et, l'ouvrant au hasard, fit lire les élèves ; après quoi, il en envoya un certain nombre au tableau, et leur donna des problèmes faciles, mais pris dans sa tête et non dans les livres de la classe. Je ne puis pas vous donner tous les détails de l'examen, mais ce que je puis vous dire c'est que, grâce à la manière aimable de M. l'inspecteur écoliers et écolières se sentirent de suite à l'aise et répondirent d'une façon très-satisfaisante,—sauf toutefois les fortes têtes qui se coiffèrent d'un ridicule bien mérité.

L'examen terminé, on s'aperçut qu'il n'était que trois heures et demie, à la montre de M. l'inspecteur. Reprendre la classe, il n'y fallait pas penser : les idées étaient ailleurs. Renvoyer les élèves chez eux, ce n'était pas juste, puisque, en l'honneur de cette visite, ils devaient avoir congé toute la journée du lendemain. Dans cette situation critique, M. l'inspecteur eut une idée, et il en fit part en ces mots à son petit auditoire, après avoir consulté M. le curé et MM. les commissaires :

“ Mes chers enfants,

“ Puisque nous avons encore une demi-heure devant nous, voulez-vous me permettre de vous donner quelques conseils pas trop longs et pas trop difficiles à suivre ; de vous dire quelques paroles que je vais puiser dans ma vieille expérience en tâchant de les faire passer un peu par mon cœur ? ”

Personne n'ayant élevé la voix, M. l'inspecteur pensa au proverbe : “ Qui ne dit mot consent, ” et il continua de la façon suivante :

“ Je suis, mes chers enfants, très-content de vous, en général. Je dis en général, car j'en ai trouvé un petit nombre qui ne savent pas grand'chose, mais je suis certain que ceux-là se mettront en mesure de mieux répondre à ma prochaine visite. Ils comprendront qu'aller à l'école n'est pas une chose ordinaire et que cela demande qu'on y fasse attention.

“ Vous avez vu, mes petits amis, comment s'y prennent les gens qui veulent construire une maison ; ils commencent d'abord par creuser la terre, jusqu'à ce qu'ils trouvent un lit

de pierre ou une couche de sol bien dur. Puis, sur ce lit, ils établissent les fondations, le *solage*, avec le plus grand soin ; ils choisissent les meilleures pierres et le meilleur ciment, parce que c'est de cet ouvrage que dépend la solidité de la maison. Eh ! bien, mes petits amis, l'école, pour vous, pour tout le monde, c'est la fondation, c'est le *solage* de la vie ; c'est pourquoi, il faut prendre la chose au sérieux et profiter du moment. Si le travail de maintenant est mal fait, il sera à peu près impossible de le réparer plus tard.

“ Je sais bien que ce n'est pas toujours commode, que c'est même quelquefois très-ennuyeux. Ces petites jambes sont faites pour courir et s'engourdissent sur les bancs ; ces petites mains sont faites pour s'agiter et s'ennuient à tenir un livre, une plume ou un crayon ; ces petites têtes sont faites pour tourner de droite à gauche et trouvent bien dur qu'on les force à rester immobiles comme le chef d'un monsieur qui fait prendre sa photographie. Eh ! mon Dieu, oui, je connais cela comme vous, j'y ai passé, et très longtemps encore. Mais que voulez-vous, c'est la nécessité, il faut bien l'accepter. Et si vous réfléchissez que c'est en vous imposant ces petits sacrifices que vous vous préparez à devenir plus tard des hommes capables non-seulement de gagner leur vie, mais de faire honneur à leur pays, et, par conséquent, de se faire honneur à eux-mêmes, vous verrez comme la tâche deviendra facile.

Il ne faut pas être trop ambitieux, mais un désir légitime d'arriver, par le travail, aux premiers rangs, n'est pas mauvais du tout. Désirer faire mieux que son voisin,—en bonne camaraderie,—est non-seulement permis, mais même très-souhaitable.

“ Je sais encore qu'il y a des choses dont vous ne voyez pas très-clairement l'utilité, et que vous étudiez un peu à contre-cœur. Le dessin, par exemple, à quoi cela peut-il vous servir ? Eh ! bien, mes petits amis, supposons que vous deveniez ouvriers, charrons, charpentiers, maçons, forgerons, etc., vous verrez alors, vous comprendrez quel avantage, quelle supériorité votre connaissance du dessin vous donnera sur ceux qui l'ignorent. Cela s'affirmera encore davantage si vous voulez devenir arpenteurs, ingénieurs, architectes, etc. Mais, même si vous deviez rester cultivateurs, le seul fait de pouvoir dresser vous-mêmes les plans de vos maisons, de vos granges, de vos jardins, vous procureront déjà un avantage considérable.

“ Il y a aussi la géographie et l'histoire qui vous paraissent inutiles, j'en suis sûr. Passe encore, direz-vous, pour la géographie et l'histoire du pays, mais à quoi bon celles des autres endroits que nous n'avons jamais vus, que nous ne verrons jamais ? Et c'est précisément parce que vous n'avez jamais vu ces pays, parce que vous ne les verrez probablement jamais qu'il vous faut étudier leur histoire et leur géographie. Du reste, il y a bien d'autres motifs encore que je n'ai pas le temps de vous développer, car j'ai hâte d'en venir à une remarque que j'ai entendu faire à un élève, dans une autre école, et que vous pouvez peut-être avoir dans l'esprit : “ On nous fait étudier l'agriculture, disait-il, comme si nous avions besoin d'étudier une chose que nous pratiquons tous les jours ! ”—Eh ! bien, mes petits amis, en voilà un joli raisonnement ! Comment ! parce qu'on fait une

chose tous les jours, il n'est pas utile, nécessaire même, d'apprendre à la mieux faire ? Vous marchez depuis longtemps, n'est-ce pas ? et vous croyez savoir marcher ? Or, entrez dans un régiment, et vous verrez que la première chose qu'on vous enseignera sera précisément la manière de marcher mieux que vous ne le faites. Vous parlez constamment, trop même quelque fois : pourtant vous verrez que même après votre sortie de l'école, il vous faudra encore un grand travail pour arriver à vous exprimer non pas avec éloquence, mais simplement avec convenance.

“ Vous voyez bien que votre pratique, ou plutôt votre routine de l'agriculture ne constitue pas une raison suffisante pour vous dispenser d'étudier cet art, cette science si éminemment utile. L'agriculture, voyez-vous, c'est la première ressource d'un pays. Considérez l'Angleterre qui a trente-cinq millions d'habitants et qui peut à peine en nourrir dix-sept millions avec ses productions agricoles. C'est que l'Angleterre s'occupe plus de commerce que d'agriculture. Vous me direz qu'avec l'argent que produit son commerce elle peut acheter les provisions qui lui manquent. C'est vrai ; mais qu'une guerre arrive qui ferme ses ports ou qui arrête la marche de ses navires, que deviendra-t-elle alors ? Non, mes petits amis, la grande chose c'est non-seulement de pouvoir se suffire à soi-même, mais c'est encore de pouvoir tirer de son propre sol les choses nécessaires à la vie, et c'est l'agriculture seule ; l'agriculture améliorée, qui peut produire ce résultat.....

“ Mais j'aperçois, là-bas, une fillette qui sourit d'un air malin ; et je lis dans ses yeux ce que signifie ce sourire : “ Tout cela est bel et bien pour les garçons, mais nous, les petites filles, ces choses ne nous regardent pas. N'aurons-nous pas des maris qui nous feront vivre ? Et pourvu que nous sachions faire une bonne soupe, fabriquer notre beurre, tricoter des chaussettes et coudre les habits, c'est tout ce qu'il nous faut. Le dessin, l'agriculture, la géographie, l'histoire, cela nous est bien égal. ”

“ Or moi, je vous le dis, cette petite se trompe du tout au tout. Il est bien vrai que les maris font vivre leurs femmes, — quoiqu'il ne manque pas de femmes qui sont obligées de faire vivre leurs maris ; — mais, d'ailleurs, toutes les femmes n'ont pas des maris : il y a bien, çà et là, malheureusement, quelques veuves et quelques vieilles filles..... Mais quand même toutes les femmes auraient des maris et de bons maris, capables de les faire vivre à l'aise ; la vie matérielle n'est pas la seule chose à laquelle il faille penser, et le rôle d'une mère de famille ne se borne pas à vivre et à laisser vivre. C'est un état qui a plus d'importance qu'on ne le croit, et c'est une dignité qui surpasse toutes les autres parce qu'elle a sa source dans l'amour le plus parfait et dans l'esprit de sacrifice le plus constant, le plus absolu. Il n'y a rien de plus grand, il n'y a peut-être rien d'aussi grand sur la terre qu'une véritable mère de famille. C'est de la famille, n'est-ce pas, que dépend l'état de la société ; or, c'est de la mère que dépend l'état de la famille. Je vais profiter de dix minutes qui me restent pour vous développer un peu cette idée qui en vaut bien la peine.

“ Vous me comprendrez facilement car je vais vous parler de choses qui se passent constamment sous vos yeux, bien

que vous ne les ayez peut-être pas remarquées parce qu'elles font partie de votre vie de tous les jours. Le père travaille ; il est à son bureau, à son champ, à sa boutique. Il n'entre qu'aux repas et le soir pour se reposer. Il n'a pas le temps de s'occuper des enfants.

Mais il n'a pas besoin d'être inquiet, Il y a, à la maison, une gardienne fidèle, toujours à son poste, toujours aimante, jamais lasse, toujours prête à aider, à calmer, à consoler. Elle ne travaille pas pour gagner un salaire, pour mériter une récompense, pour acquérir de la gloire. C'est la seule affection qui la fait agir, l'affection la plus grande, la plus sublime que puisse concevoir le cœur humain.

L'enfant ne marche pas : elle le porte dans ses bras ou le berce sur ses genoux. Sa bouche est muette : c'est encore elle qui lui apprend, avec une constance admirable, à bégayer d'abord, à prononcer ensuite, tous les mots dont il a besoin pour se faire comprendre. A mesure que les membres croissent, que l'intelligence s'ouvre, elle est là suivant chaque progrès, d'un œil anxieux et tendre, se baissant pour soutenir et affermir les premiers pas, humiliant son intelligence pour se mettre au niveau de ses petites pensées confuses qui commencent à éclore. C'est elle qui jette une lumière adoucie dans cette demi-obscurité qui n'est déjà plus la nuit, mais qui n'est pas encore le jour. Que de soins, que de peines, que de patience, pour recommencer toujours, sans jamais se lasser. Ah ! les instituteurs, les institutrices qui se donnent entièrement à leur travail ont bien du mérite, un mérite aussi grand qu'il est incompris. Mais pensez donc à la tâche de la mère de famille, à cet admirable esclavage qui fait d'elle une personnalité complètement détachée d'elle-même et prête, au moindre appel, le jour, la nuit, à s'oublier pour courir à son poste, sans jamais se plaindre, sans même murmurer. N'en avez-vous pas vu, de ces mamans comme les vôtres, se lever d'un lit où la maladie les enchaîne, trouver des forces on ne sait où, et courir fiévreuses dans le froid de la nuit, sachant bien que par là elles s'exposent à une mort presque certaine ? Et pourquoi ? Parceque, de ce berceau que vous voyez, un gémissement est venu, un appel s'est fait entendre : et pour aller apaiser ce gémissement, pour répondre à cet appel, une mère n'hésitera jamais à braver la mort.

“ Ah ! mes petites amies, je n'en vois plus parmi vous qui sourient maintenant ; je vois plutôt des petites paupières qui tremblent : cela vous touche. Et savez-vous pourquoi cela vous touche ? c'est parceque cela est vrai. Je les ai vues à l'œuvre, moi qui vous parle, et vous sentez, n'est-ce pas, que je vous dis la vérité.

Mais ce n'est pas tout. L'enfant parle et marche. Mais, à mesure que ses idées germent, il devient curieux, questionneur. Non-seulement il veut tout savoir, mais il veut se rendre compte ; il veut connaître le pourquoi et le comment. Et c'est ici, mes petites amies, que la maman a surtout besoin d'être renseignée sur toutes ces choses qui vous semblaient tout-à-l'heure utiles seulement pour le mari futur qui doit soutenir et embellir votre existence. Il faut qu'elle puisse lui répondre sur chaque sujet d'une manière aussi exacte que possible et c'est surtout à l'aide de ses connaissances diverses qu'elle pourra inculquer à l'enfant les notions

de morale et de religion qui doivent former la base de sa vie future.

“Cela vous étonne et vous ne voyez pas comment il faut qu'une maman ait des connaissances profanes pour enseigner la religion. Vous allez le voir. Quand vous êtes entrés dans cette classe pour la première fois, vous avez cru, n'est-ce pas, que c'était aussi la première fois que vous alliez à l'école! Eh! bien, vous vous trompiez : vous avez toujours été écoliers depuis votre naissance ; seulement, votre école n'avait pas de classe fixe ; vous la fréquentiez sans vous en apercevoir ! vous aviez une maîtresse mystérieuse qui vous enseignait tout sans avoir l'air d'y toucher, et cette institutrice c'était votre maman. Si elle voulait, par exemple, vous parler de morale et de religion, elle ne vous faisait pas le catéchisme : vous étiez trop jeunes alors pour saisir des idées abstraites ; elle profitait de toutes les questions que vous lui faisiez pour vous donner des leçons d'après un système connu et pratiqué de temps immémorial par toutes les mamans, et qu'un Allemand s'imagine avoir inventé : *la leçon de choses*, ou *l'enseignement intuitif*. Et c'est au moyen de ces leçons de choses qu'elle vous a donné toutes les saines notions morales que vous possédez. Or, pour pouvoir donner cette leçon de choses et en tirer les enseignements de toutes sortes qui s'y trouvent, il faut non-seulement avoir bon cœur et bonne volonté, mais il faut aussi avoir l'esprit cultivé, posséder certaines connaissances, précisément celles qui vous paraissent, mes petites amies, si inutiles aujourd'hui.

“Quand je dis “connaissances,” il faut que nous nous entendions. Je parle des matières ordinaires qui forment le programme de l'école modèle et de l'académie. Je ne voudrais pas m'élever, et je n'ai pas l'intention de vous élever non plus jusqu'à ces sphères supérieures, où l'on enseigne *la rhétorique, la physique et l'astronomie des demoiselles*. C'est réellement au-delà de votre portée. Je disais tout-à-l'heure qu'il faut avoir de l'ambition, mais il faut aussi ne pas ambitionner au delà de ses moyens. J'ai lu, un jour, une *réthorique des demoiselles*, et je vous assure que je vous aime trop pour vous engager à vous charger la tête de cet amas de bêtises.

“Mais c'était là une digression qui m'a fait peut-être manquer un peu ma conclusion ; cependant, je vois que nos dix minutes sont écoulées et que vous êtes tous comme des petits oiseaux qui ont hâte de voir s'ouvrir leur cage. Je ne veux pas vous retarder. Dans six mois, je reviendrai voir si vous avez bien saisi et retenu mes paroles, et, si nous avons le temps, peut-être causerons-nous encore. Laissez-moi vous dire un seul mot en partant : N'oubliez jamais que rien, rien au monde ne peut remplacer une maman.”

Monsieur l'inspecteur est parti, mais les élèves l'auraient écouté encore longtemps, car il parlait d'une façon agréable, posément, et non pas en se pressant comme les gens qui font des discours politiques. Ils ont hâte de le voir revenir dans six mois. D'ici là, peut-être aurai-je l'avantage de le rencontrer dans une autre école. J'essayerai de le faire parler et je vous en écrirai un mot.

NAPOLÉON LEGENDRE.

AUX BONS PETITS ENFANTS

QUI SONT VENUS VISITER LE BAZAR DE LA CATHÉDRALE.

Nous nous reprochions, l'autre jour, d'avoir eu des torts envers vous, chers petits. En effet, notre journal ne s'était guère occupé de vous jusque là. Il n'avait pas fait ce que font une foule d'autres feuilles qui vous réservent toujours un certain espace qu'on appelle le *coin des enfants*. On avait bien parlé de votre visite au bazar, mais seulement pour dire que vous aviez fait main-basse sur la table des jouets et dans le département des bonbons, crèmes et gâteaux ; à peu près ce qu'on aurait dit d'une bande d'Arabes pillards ou d'une nuée de sauterelles. N'était-ce pas vous faire injure ?

Heureusement qu'une amie, une bonne et véritable amie, est venue vous rendre justice, en disant de vous mille choses gracieuses et tendres telles que peuvent en concevoir l'esprit d'une femme et le cœur d'une mère.

En même temps un écrivain de renom rappelait votre souvenir dans une page délicieuse, que notre journal comptera comme l'un des plus beaux bijoux de sa couronne.

Nous vous avons donc fait réparation d'honneur.

Mais nous vous devons encore des remerciements pour toutes les petites pièces d'argent que vous avez fait entrer dans la caisse du bazar. Ces sommes, prises séparément, n'étaient peut-être pas considérables, mais au nombre que vous étiez, elles forment, réunies, un montant plus élevé qu'on ne pourrait le croire.

Cet argent, vous l'avez donné pour une bonne œuvre ; pour aider à la construction d'une belle et grande cathédrale qui sera dédiée à Saint-Pierre.

En vous envoyant ici, vos parents vous ont donc fait faire l'apprentissage de la charité. Vous pratiquez cette sublime vertu sous leur direction et d'après les exemples qu'ils vous donnent. Vous avez vu, en effet, durant tout ce bazar, vos mamans, vos sœurs, vos tantes et vos grands-mères venir ici tous les jours pour se livrer à un travail qui, je vous l'assure, était rude et fatigant. Elles le faisaient courageusement et gaiement, pour l'amour de Dieu et pour la gloire de la religion. Vos papas, eux, n'ont pu donner leur temps, mais ils ont donné de l'argent, beaucoup d'argent. Ce que vous-mêmes avez dépensé ici, vous le teniez de leur libéralité. Voilà chers enfants, les beaux exemples, les excellents modèles que vous avez sous les yeux pour vous encourager à faire le bien.

L'œuvre pour laquelle on a organisé ce bazar et à laquelle vous avez contribué est très belle. Car c'est un grand bonheur que de travailler à construire le temple où doit résider la Majesté divine.

Mais, on vous l'a dit, la charité est d'autant plus méritoire qu'elle impose plus de sacrifices et qu'on attend moins de récompense ici-bas.

Vous avez, sans doute, fait le sacrifice de votre argent au bazar, mais non sans recevoir quelque chose en retour. Votre visite a été en même temps pour vous une récréation. Il y

a, vous le comprenez, des occasions encore plus méritoires de faire la charité.

Visiter les pauvres dans leur misérable demeure, leur porter des vêtements, le fruit de vos petites économies, des mets, des friandises dont vous vous êtes privés, voilà une œuvre d'autant plus parfaite qu'elle est moins facile et moins attrayante. Vous l'avez pourtant déjà pratiquée, j'en suis sûr. Vos parents vous apprennent à aimer les pauvres et à les secourir, sans vous laisser rebuter par l'apparence sordide de leur personne ou de leur demeure. Soyez donc bons, compatissants et charitables, chers enfants ; c'est le meilleur moyen d'arriver au ciel ; c'est la seule chose qui puisse vraiment consoler des misères et des tristesses de la vie.

AU COIN DU FEU.

Le *Bazar* ne paraissant plus qu'une fois par semaine, ses rédacteurs ont maintenant des loisirs. Nous aurions, pour notre part, le temps de méditer. Sera-ce sur le sujet qu'*Une amie* nous indique dans sa dernière causerie ?

Notre aimable collaboratrice donne à entendre que nous ferions bien d'amender notre *programme*, en y faisant entrer le mariage au lieu du célibat. Et pour nous y déterminer elle nous fait entrevoir les rhumatismes qui s'avancent avec l'âge, et qui menacent de rendre fort peu poétique le coin du feu où se prélassent le célibataire endurci.

La question est importante et mérite considération.

A vrai dire, un vieux garçon n'arrive pas à un âge aussirespectable sans avoir réfléchi là-dessus. A certains moments l'isolement et l'ennui se sont fait sentir, et il a songé alors au charme qu'apporterait, dans ce réduit solitaire, la présence de l'ange du foyer. Il s'est rappelé la maison paternelle, avec ses saintes affections et ses joies si pures ; il a pensé surtout à celle qui nous faisait si chaud et si doux ce nid de notre enfance, à cette mère, dont la tendresse unique a jeté tant de bonheur sur notre vie et a laissé tant de regrets dans notre cœur !

Mais sans remonter vers le passé, et en regardant parmi ses contemporains qui ont jeté l'ancre sur quelque rivage de ce vaste océan où il erre à l'aventure, notre célibataire a pu voir, tout myope qu'il soit, d'heureux ménages où mari et femme n'ont qu'un cœur et qu'une âme, où la vie est prise au sérieux et le devoir accepté de bon cœur, des maisons bénies où, du matin au soir, on entend rire et gazouiller les enfants, ces oiseaux du bon Dieu.

Enfin, il n'est pas sans avoir entendu dire, ou sans avoir lu dans tous ses livres, qu'il existe encore des femmes, des jeunes filles, qui ne sont ni vaines, ni coquettes, ni prétentieuses, quoique jolies et spirituelles, mais qui sont vraiment bonnes, douces, réfléchies, simples dans leurs goûts, laborieuses, capables de s'oublier elles-mêmes et de se dévouer pour les autres.

Il a pu alors lui arriver de désirer une compagne fidèle, courageuse, énergique au besoin, mais toujours indulgente ; pauvres hommes ! ils ont tant besoin d'indulgence !

Mais où trouver un tel trésor dans ce grand monde où les apparences sont si trompeuses, où le clinquant est plus commun que l'or pur, le strass moins rare que le diamant, où le vrai mérite se cache et court grand risque d'être à jamais inconnu et méprisé ?

Les philosophes et les moralistes s'accordent à dire que cette recherche est une entreprise difficile.

Salomon, le plus sage des hommes, n'est pas encourageant sur ce point. "Qui trouvera la femme forte ?" demande-t-il. Et il ne répond rien, sinon qu'il faut aller, pour la trouver, jusqu'aux extrémités de la terre.

Notre pauvre homme n'aime pas à voyager ; nous craignons donc qu'il ne soit irrévocablement condamné..... aux rhumatismes !

Mais où sommes-nous et à quoi pensons-nous ? Salomon écrivait pour un autre temps et pour un autre pays. Mais nous sommes en Canada, à Montréal, dans l'an de grâce 1886, et au sortir du Grand Bazar de la Cathédrale.

Si notre vieux garçon a visité ce Bazar (et nous savons qu'il y a été), n'a-t-il pas vu cet idéal charmant cent et mille fois réalisé ? Et ne le trouverait-il pas aussi très facilement parmi les aimables lectrices de notre journal ?

Il n'en faut pas douter.

Mais alors surgit une autre difficulté : l'embarras du choix. Et en supposant qu'il choisirait, il reste à savoir s'il serait choisi.

Abyssus abyssum invocat.

C'est ainsi que de difficulté en difficulté, et d'un embarras à un autre, le pauvre célibataire en est encore ...à méditer.

Ou plutôt, non, car une méditation bien faite exige une *résolution pratique*.

Or nous n'en sommes pas encore là. Nous n'avons pas médité : nous avons rêvé.

C'est donc à recommencer.

J. D.

10 octobre 1886.

CHRONIQUE.

La clôture officielle du Bazar de la Cathédrale a eu lieu mardi, le 12 octobre, veille de la fête patronale de Mgr. l'archevêque. Sa Grandeur présidait ayant à ses côtés le R. P. Antoine, provincial, le R. P. Lefebvre, Sup. local des Oblats M.I., et les principaux organisateurs du Bazar. L'assistance était très nombreuse, en dépit du mauvais temps. Mais si la pluie n'avait pas empêché le public de venir, l'agitation électorale, paraît-il, a été cause que plusieurs artistes sur lesquels on comptait pour le concert ont fait faux bond. Ceux qui ont chanté et dont nous publions les noms ailleurs, ont certes bien fait leur devoir, mais ils n'ont pu, naturellement, remplir qu'une partie du programme. On peut dire de ce concert qu'il fut *short and sweet*.

La partie musicale terminée, Monseigneur prit la parole pour adresser ses remerciements à tous ceux qui ont pris part au Bazar de la Cathédrale. Il a félicité les dames des dif-

férents comités du zèle et de l'activité qu'elles ont déployés d'abord en s'occupant à préparer tous les objets nécessaires, puis en venant ensuite se tenir ici, pendant plus d'un mois, pour disposer de ces objets, bravant pour cela l'ennui, la fatigue et les rigueurs de la saison. A côté de celles qui remplissaient ainsi l'office de commis il y en avait d'autres qui voulaient bien se faire les servantes du public, en travaillant dans les départements de la cuisine et des diners. De la part de toutes ces dames, habituées à se faire servir chez elles par des nombreux domestiques, ces humbles besognes manifestaient une bonne volonté qu'on ne saurait assez apprécier.

Monseigneur rappela ensuite ce que dit l'Écriture touchant la visite de Notre-Seigneur chez les sœurs de Lazare, et sur les rôles différents de Marthe et de Marie. On a vu ici une scène analogue. Marie était représentée par toutes celles qui retenues dans leur maison pour les soins de la famille et du ménage, ou pour d'autres raisons, priaient avec ferveur pour le succès de cette grande entreprise, pendant qu'une foule de Marthes, actives et laborieuses, venaient travailler ici tout le jour, sans qu'on pût leur reprocher de se troubler inutilement : car leur empressement était dans l'ordre et suivant la volonté de Dieu. Ce grand concert de tant de volontés dans l'accomplissement d'une bonne œuvre était quelque chose d'admirable. Un fait non moins remarquable, c'est que l'harmonie la plus parfaite n'a cessé de régner parmi les zélatrices. On aurait *peut-être* cru difficile de maintenir la bonne entente parmi tant de femmes, pendant un long mois : cependant, les dames des différentes sections n'ont fait que s'aider, s'encourager, se féliciter mutuellement de leurs succès.

Monseigneur rappela ensuite aux dames la grande perte qu'elles ont faite, au commencement du Bazar, quand il a plu à Dieu de frapper subitement et de rappeler à lui une de leurs compagnes les plus dévouées et les plus aimées. Il fit l'éloge des vertus qui distinguaient la regrettée Madame Olivier, et il exprima encore une fois sa sympathie à l'égard de la famille chrétienne qui avait offert si généreusement à Dieu cet immense sacrifice.

Après avoir remercié les dames, Monseigneur félicita aussi les hommes qui se sont faits les auxiliaires du Bazar, les uns en se tenant aux tables, d'autres en publiant un journal, d'autres en donnant des concerts, en faisant de la musique, de l'escrime, etc. Il mentionna spécialement les messieurs protestants mariés à des catholiques, qui non-seulement ont permis à leurs femmes de venir travailler au Bazar, mais ont encore voulu y contribuer eux-mêmes par de généreuses offrandes. Monseigneur remercia enfin toutes les personnes qui, soit à la campagne, soit en cette ville, ont pris part à la grande œuvre de la Cathédrale et ont encouragé le Bazar, et il annonça qu'il se ferait un devoir de visiter Mesdames les Présidentes des comités.

Ce discours, modèle de l'éloquence simple et gracieuse, pleine de délicatesse et d'apropos, qui distingue les allocutions de Mgr. Fabre, fut écouté avec grand intérêt et vivement applaudi.

Sa Grandeur prit ensuite la parole en anglais pour offrir les mêmes remerciements à ceux de nos compatriotes de race étrangère qui ont travaillé au Bazar,

Monseigneur leva ensuite la séance, et prit congé des assistants ; ceux-ci ne tardèrent pas eux-mêmes à se retirer, comme font des gens sages qui se conforment au vieil axiôme : *Early to bed, early to rise*, etc.

* *
*

On a commencé mardi après-midi le tirage de la grande loterie. Les billets étaient tirés de l'urne par des aveugles.

Le premier billet sorti a gagné une série complète du *Bazar*, brochée. Cela a fait sensation !

Il paraît qu'on a mis plusieurs de ces collections parmi les lots. Nous ne pouvons que nous réjouir en voyant que nos œuvres vont être ainsi répandues et popularisées.

* *
*

Malgré qu'il fit une pluie torrentielle, on était venu en foule assister à ce tirage, ce qui prouve l'intérêt profond que l'on a pris à la loterie.

Il paraît même que certaines personnes, pour se rendre le sort favorable, avaient eu recours aux grands moyens, les unes en portant des épingles faites en forme de fer-à-cheval, les autres en mettant des araignées dans leurs mouchoirs.

Pourrait-on nous dire pour quelle raison le fer-à-cheval est réputé porter bonheur ? Nous manquons complètement de données là-dessus. Nos souvenirs *historiques* ne nous rappellent que l'histoire *du Loup et du Cheval*, et de la fameuse ruade qui mit en marmelade les dents du mangeur de moutons. Le cheval, en cette rencontre se trouva bien de ses fers, mais le loup en fut chagrin !

En géographie, on a donné le nom de *Fer-à-Cheval* à un des côtés de la chute Niagara. Mais ceux qui tombent dedans ne s'en portent pas mieux.

En histoire naturelle on donne le nom de *grand-fer-à-cheval* à une variété de chauves-souris, à cause de la forme bizarre de leur nez. Mais la chauve-souris étant un oiseau funeste, l'emblème doit ici perdre toute sa valeur.

Ne voulant pas rester dans l'ignorance sur un point aussi important, nous faisons appel au public, et nous promettons *une série complète du Bazar*, brochée et même reliée, à quiconque nous démontrera par A + B que le fer-à-cheval peut exercer une influence réelle sur les destinées de l'humanité en général, et de chaque homme ou femme en particulier.

Qu'on se le dise !

* *
*

Quant aux araignées mises dans les mouchoirs, au lieu d'essence de Lubin, nous n'en savions guères plus long, jusqu'à aujourd'hui, touchant les propriétés mystérieuses qu'on leur attribue. Mais nous venons de consulter là-dessus un illustre docteur, versé dans toutes les sciences, et qui, soit dit en passant, a fait des études particulières sur les maladies mentales.

Il nous a répondu, tout bonnement, que porter comme cela une araignée dans son mouchoir est un signe évident qu'on en a une... au plafond.

Ces savants n'y vont pas par quatre chemins !

LE SIEGE EPISCOPAL DE MONTREAL.

NOTES ET DOCUMENTS INÉDITS.

(Suite.)

SCEAU DU DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

Les armes du sceau du diocèse de Montréal sont 1o le St. Nom de Marie, comme premier patron du diocèse, placé en cette forme le haut du scel, et à égale distance des bords latéraux de l'ovale.



avec une couronne au dessus, vers

2o Vers le bas du même ovale, à égale distance des deux bords latéraux d'icelui, et sous le *Maria*, le nom de St. Joseph, second patron du diocèse, en cette forme **J.P.H.** surmonté d'un lys, observant qu'une partie de la tige du lys forme la ligne droite du P.

3o A égale distance des noms abrégés *Maria* et *Joseph*, et dans la partie latérale du sceau sur la droite, c'est-à-dire à la gauche de celui qui regarde la figure, l'effigie de St. Jacques le Majeur, premier titulaire de la Cathédrale de Mont-réal ou Ville-Marie.

4o Au côté gauche du scel, et vis-à-vis l'effigie de St. Jacques, celle de St. François-Xavier, second titulaire de la Cathédrale.

5o Entre deux lignes, tracées sur tout le bord de la superficie interne du sceau, sont les deux mots **DIECESIS MARIANOPOLITANA**, en majuscules Romaines.

6o Au-dessus de la couronne du *Maria* est le chapeau Episcopal, avec ses glands qui s'étendent en pendant des deux côtés.

7o Au-dessus du nom de Joseph, la mitre et la crosse en sautoir.

† J. J. LARTIGUE, 1er Ev. de Mont-réal

Monseigneur Bourget préconisé Evêque de Telmesse et coadjuteur de Montréal le 10 Mars 1837, fut sacré le 25 Juillet 1837, dans la Cathédrale St. Jacques, par Mgr. J. J. Lartigue, assisté de NN. SS. Remi Gaulin et P. F. Turgeon.

Lettre de S. Walcott, Sec.-civil, à Mgr. de Montréal.

Wed., 17th May 1837.

MONSEIGNEUR.

I have the honor to acquaint you that His Excellency the Governor in Chief proposes to meet the Executive Council at one o'clock this day for the purpose of administering the necessary oaths to the Revd Messire Bourget as your Coadjutor.

I have the honor to be, Monseigneur, your very obdt. servt,

(Signé) S. WALCOTT, Civil-Sec.

Monseigneur the Roman Catholic Bishop of Montreal.

Lettre de S. Walcott, Sec.-civil, à Mr. I. Bourget.

Wed., 17th May 1837

SIR.

I have the honor to acquaint you that His Excellency the Governor in Chief proposes to meet the Executive Council this day at one o'clock for the purpose of administering to you the necessary oaths as Coadjutor to the Roman Catholic Bishop of Montreal.

I have the honor to be, Sir, your most obdt. servt,

(Signé) S. WALCOTT, Civil-Secy.

The Revd. Messire Bourget.

Serment prêté le mercredi, 17 Mai 1837, par l'Evêque élu de Telmesse, Ignace Bourget, devant l'Honorable Conseil Exécutif de la Province du Bas-Canada.

Présents: le Gouverneur Lord Gosford, et quatre autres conseillers.

Moi, Ignace Bourget, Evêque élu de Telmesse et coadjuteur de Monseigneur l'Evêque de Montréal, promets sincèrement et affirme par serment que je serai fidèle et que je porterai vraie foi et fidélité à Sa Majesté le Roi William IV; que je le défendrai de tout mon pouvoir et en tout ce qui dépendra de moi contre toutes perfides conspirations et tous attentats quelconques qui seront entrepris contre sa personne, sa couronne et sa dignité, et que je ferai tous mes efforts pour découvrir et donner connaissance à Sa Majesté, ses héritiers et successeurs, de toutes trahisons, perfides conspirations et de tous attentats que je pourrai apprendre se tramer contre lui ou aucun d'eux, et je fais serment de toutes ces choses sans aucune équivoque, subterfuge mental et restriction secrète, renonçant pour m'en relever à tous pardons et dispenses d'aucun pouvoir.

Ainsi Dieu me soit en aide.

(Signé) IG. BOURGET, Ev. élu de Telmesse et Coadjuteur de Mgr. l'Ev. Cath. de Montréal.

Agrément de Sa Majesté à la nomination de Monseigneur Bourget à la Coadjutorerie de Montréal.

MONSEIGNEUR THE ROMAN CATHOLIC BISHOP OF MONTREAL.

Castle St. Lewis, Quebec, 9th Sept. 1837.

MONSEIGNEUR.

I have been commanded by the Governor in Chief to acquaint you that the receipt of his Excellency's despatch reporting the appointment of the Revd Ignace Bourget to be

your Coadjutor, has recently been acknowledged by the Secretary of State ; and it allows His Excellency great pleasure to have it in his power to communicate to you that he was been informed by the Secretary of State that in laying the despatch in question before Queen, Her Majesty was graciously pleased so far as it is competent to Her Majesty to sanction this appointment, or necessary that such a sanction should be given, to signify her approval of it.

I have the honor to be,

Monseigneur,

Your most obedt humble servant,

WALCOTT, Civil-Scry.

The Falling Leaves.

For the "Bazar."

Tell me, papa, why those leaves are all falling
Which a few days ago looked so pretty and green,
No birds on the branches on each other calling—
Have they left us for ever, no more to be seen ?

No, no, my dear child, for, the Spring time returning,
The trees will bud forth and be verdant again ;
Nature will cast off its hibernal mourning
And gladden the dwellers on mountain and plain.

And those sweet little warblers, chirping and singing,
Shall perch on those branches as they oft did before,
Forgetting fatigue whilst o'er seas they were winging
Their way here again to their loved native shore.

Shall mother come also, you know what she told me
The day she departed, as she said, for a while—
Whilst again and again to her bosom did fold me,
And bade me adieu with a sweet loving smile.

She said very soon we would all be united,
And told thee to care me till that time would come ;
And the bright lamp of hope then in my heart lighted
Shall ne'er be extinguished till mother comes home.

Yes, dearest daughter, your mother shall meet us,
Not here below in this bleak world of woes,
But in Heaven above, where she will greet us
And welcome us home to eternal repose.

There where no death shall ever divide us,
And where the waters of life ever shall flow,
With all those we love ever beside us,
In that Heavenly home where we all hope to go.

M. BERGIN, St. Antoine St.

September 29th, 1886.

NOTICE SUR MGR. DE FORBIN-JANSON.

D'APRÈS UN MANDEMENT PUBLIÉ À L'OCCASION DE LA
MORT DU PRÉLAT, PAR MGR. MENJAUD, SON
SUCCESEUR SUR LE SIÈGE DE
NANCY ET DE TOUL.

Charles-Auguste-Marie-Joseph de Forbin-Janson, naquit à Paris en 1785.

Son père, le vénérable marquis de Janson, était lieutenant général des armées du roi.

Sa mère, issue des princes de Galéan, femme vraiment héroïque, voulut, au prix de sa fortune, au moment de la révolution, sauver une tête auguste, tentative magnanime qui lui valut l'honneur d'être mise hors la loi.

Digne héritier d'un nom illustre, Charles devait avoir une existence qui répondît à une âme fortement trempée.

Sa carrière allait être une suite continuelle d'épreuves et d'orages ; elle s'ouvrit par une tempête.

Il n'avait que cinq ans lorsqu'il suivit ses parents en Allemagne, où la persécution les avait forcés de chercher un asile.

A son retour dans sa patrie, il fit sa première communion à laquelle il s'était préparé avec la ferveur d'un ange, pour s'élancer de là dans la vie avec la force et les vertus d'un saint.

Admis à 21 ans, comme auditeur du Conseil d'Etat, il pouvait briguer les honneurs, mais ses pensées n'étaient pas les pensées des enfants du siècle.

Docile à l'appel de la grâce, il quitta la maison paternelle ; il entra au Séminaire de St. Sulpice, où il fit de rapides progrès dans la science et dans la piété.

C'est à Chambery, dans l'année 1811, qu'il fut ordonné prêtre.

Il resta quelque temps dans ce diocèse, en qualité de vicaire général ; il fut même, un moment, supérieur du Séminaire.

Des jours plus sereins luisant sur la France, il revient, plein de désir de se consacrer tout entier au salut de ses frères. Voyant ce que réclame l'intérêt de la religion dans sa patrie, en 1814, il s'occupe, de concert avec M. de Rausan, de l'établissement des missions ; il se met à la tête de plusieurs ouvriers évangéliques, et se livre sans relâche à un ministère accablant, à des fatigues surhumaines.

Quelques années plus tard, il tourne ses pensées et ses regards vers l'Orient, le Saint Sépulcre et la Terre Sainte.

Il s'arrête à Smyrne où il annonce en français et en Italien la bonne nouvelle du salut. Il se rend à Jérusalem, visitant tous les sanctuaires et recevant l'accueil le plus fraternel des religieux qui gardent le saint tombeau.

De retour en France, il fait du mont Valérien un autre Golgotha, reproduisant dans les mêmes proportions et les mêmes formes, les stations diverses qu'il avait visitées dans les lieux Saints.

L'abbé de Janson devient ensuite évêque de Nancy et de Toul, primat de Lorraine.

Il arrive dans son diocèse le cœur tout brûlant de zèle pour le salut des âmes que lui confiait le Pasteur Suprême.

Les circonstances lui commandant de s'éloigner, il va se jeter aux pieds du vicaire de Jésus-Christ; il verse ses peines dans son sein paternel, il lui demande une mission pour l'Asie. Le Souverain Pontife accueille ce projet dont divers obstacles arrêtent l'exécution. Alors Monseigneur de Forbin Janson tourne ses regards vers l'Amérique; il traverse l'Océan; il parcourt en tous sens les Etats-Unis où il est reçu par ses collègues dans l'Episcopat comme un envoyé du ciel; il assiste au Concile national réuni à Baltimore, et visite ensuite plusieurs tribus nomades.

Mais c'est surtout dans le Canada que l'attendaient des succès véritablement prodigieux. Les anciens parmi nous se souviennent des missions et des retraites prêchées par Mgr de Forbin-Janson; ils n'ont pas oublié cette éloquence irrésistible qui chaque jour prenant un nouvel essor, tenait les populations suspendues, des heures durant, aux lèvres de l'apôtre; image du divin Maître, il entraîne la foule sur ses pas; le peuple tout entier le suit sur les chemins et par les montagnes à de grandes distances; sa parole fait des prodiges; il ramène des chrétiens sans nombre à la pratique de leurs devoirs, et ouvre les yeux à des hommes nés dans l'hérésie qui rentrent avec joie dans le sein de l'Eglise.

Ce n'est pas tout: le Canada avait été le théâtre d'une révolution dont beaucoup de victimes étaient à 600 lieues du pays subissant la peine de l'exil. Notre charitable évêque promit à leurs familles désolées d'intervenir en leur faveur près de la reine; il tint sa promesse, alla en Angleterre, et fut reçu comme il méritait de l'être par cette souveraine, touchée de son dévouement. Quelque temps après, ces infortunés étaient rendus à leurs épouses, à leurs enfants, à leur patrie.

Son ambition n'est cependant pas encore satisfaite.

Son aïeul, Palamède de Forbin, avait donné une province à la France; lui plus généreux, il veut donner un empire, le plus vaste des empires, à l'Eglise.

Il trace dans son esprit le plan d'une prodigieuse conquête, celle de la Chine elle-même.

Il a appris que dans ces contrées où la dégradation morale est la compagne de l'idolâtrie, des parents barbares, sourds à la voix de la nature, immolent leurs enfants, les offrent en pâture aux plus vils animaux, ou les précipitent dans les fleuves.

La pensée des malheurs de ces innocentes créatures fait tressaillir son âme sensible. Il a résolu de leur sauver la vie du corps, de leur préparer celle du ciel, et de les faire servir, nouveaux Moïses, au salut de leur nation.

Cette pensée se transforme bientôt en action. Tout s'organise avec une prodigieuse rapidité, rien ne coûte au digne prélat, ni fatigues de l'esprit, ni fatigues du corps, ni sacrifices d'argent, ni correspondances, ni paroles, ni voyages; l'œuvre de la Sainte-Enfance est bientôt assurée; compagne de la magnifique œuvre de la Propagation de la Foi, elle lui demande et lui prête secours.

Ne vivant plus que de cette pensée et de cet espoir, Mgr de Janson parcourt la Belgique. Le roi et la reine l'accueillent avec bienveillance, et veulent que leurs augustes enfants soient les protecteurs de cette œuvre dans le royaume. Il revient à Rome, consacre son hôtel à des réunions hebdo-

madaires dans lesquelles des voix éloqu coastes viennent se mêler à la sienne pour expliquer et développer le but et le plan de l'œuvre.

Mais, épuisée par tant de fatigues, sa santé trahit l'ardeur de son zèle. Après quelques moments d'un repos insuffisant, il se croit capable de continuer ses travaux; il part pour le midi de la France, devant se rendre de là en Bavière et en Autriche pour y chercher des auxiliaires et des protecteurs, et portant toujours dans son cœur le projet d'aller lui-même, sur le lointain théâtre de ses vastes desseins, payer de sa personne, de ses sueurs et peut être de son sang, un éclatant tribut au salut d'un grand peuple et à la gloire de l'Eglise; mais il tombe, pour ne plus se relever: sa mort qui fut des plus édifiantes arriva à Paris le 11 Juillet 1844.

M.A.R.

L'Enfant.

Ce qui fait de l'enfant le charme incomparable
Ce n'est pas son visage où brille la candeur;
Ce n'est pas son regard d'innocence ineffable,
Plus pur que la vertu, plus beau que la pudeur.

Ce n'est pas sa gaité, ni son bonheur de vivre,
Ni les rires bruyants qui terminent ses pleurs,
Ni son cœur ingénu qui croit tout et qui livre
A qui veut les cueillir ses plus aimables fleurs.

Ce n'est pas son élan qu'aucun souci n'accable,
Ni son âme étrangère aux choses d'ici-bas,
Ce qui fait de l'enfant le charme incomparable
C'est qu'il a tous ces dons et qu'il ne le sait pas.

Le comte A. DE SÉGUR.

(La maison)

Mettons-nous en garde dans les relations d'amitié contre la *Prévention*.

Beaucoup de personnes ont le talent, sans qu'elles-mêmes s'en doutent, *de se monter la tête et le cœur* contre un de leurs amis.

Pour quelle cause? Elles ne sauraient le dire, parceque cette cause n'est jamais bien précisée; et c'est de là que vient le mal.

C'est *un air d'indifférence* qu'elles ont cru remarquer et qui ne tenait qu'à une fatigue qu'on n'osait pas ou qu'on ne pouvait pas leur confier;

C'est *un mot* qu'elles ont entendu et qu'elles ont mal interprété, parcequ'en ce moment elles étaient mécontentes et que leur esprit malade leur faisait voir toutes choses sous un faux jour;

C'est *un rapport* qu'elles n'auraient pas dû écouter ou que du moins, elles auraient dû éclaircir, allant directement en demander l'explication à celui que ce rapport concernait...

Et les voilà *indifférentes* elles-mêmes, *peu communicatives*,

souçonneuses, épiant, interprétant le moindre geste..... puis, après quelques jours, vient la *froidure* justifiée par cette pensée, *on ne m'aime plus*—puis le *dédain*, puis le *mépris*, puis une espèce de *haine* qui ronge le cœur.....

Et tout cela grandit sourdement dans l'âme, pour la remplir d'amertume et de fiel.

On se console, ou mieux on se justifie en disant : *Je souffre !* et on ne songe pas à ajouter : *Que je fais souffrir !* à qui la faute ! Au manque de *simplicité* et de *confiance*.

PETITES NOUVELLES.

Section Notre-Dame.

Un des plus beaux anges du Bazar, et assurément le plus sage et le moins turbulent, celui qui s'est tenu tout le temps immobile au milieu du département de Notre-Dame, cet ange aux yeux d'azur dont les vêtements d'argent, et les ailes d'or ont fait l'admiration de tous ; celui enfin qui savait si bien dire merci à ceux qui lui présentaient leur obole, a donné au Bazar la jolie somme de \$72.80. Cet ange avait été gracieusement prêté par M. R. Beullac, qui a droit à notre vive reconnaissance.

* * *

Section du Convent d'Hochelega.—Objets gagnés : Scène d'hiver, peinte sur porcelaine, et richement encadrée, par Rev. J. Lonergan.

Une paire de rideaux en dentelle, d'une grande valeur, par M. Lanoue, de la maison Dupuis & Frères.

* * *

Melle Cuvillier, un coussin pluche vert olive, avec bande de satin rose, peint à la main.

Mlle C. Dupré, un porte-mouchoirs bleu pâle, peint à la main.

Objets achetés.

Hon. Juge Baby a acheté le tapis de table, drap et pluche, vert olive, feuilles mortes brodées.

Mme L. A. Sénécal a acheté deux magnifiques coussins. Cette section a rapporté au-delà de \$1,000.00.

* * *

La Revue Mère Supérieure des Sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, voulant reconnaître la manière habile et très-digne avec laquelle Mlle Mount a su leur faire honneur en présidant à leur département, lui a fait cadeau d'une plaque concave peinte à l'huile, avec cadre pluche et or.

* * *

Des dons ont été faits à la table des rafraîchissements, par Mmes Ls. Adam, J. Radeker, P. Rafferty, P. Charlebois, G. Demers, D. Rolland, O. Rolland, Bourdon, Sims, Bourbonnière, G. Bélanger, sr., G. Bélanger, jr., G. Bertrand. A. Gibeault, J. B. Tremblay, Thibault, Gauthier, L. Laberge, T. Hébert, Mlle Côté.

A la table de loterie, par Mmes Morrissette, Beaupré, Bombray, Gauthier, Bélanger, Adam, Mlles Morrissette, Bélanger ; M. S. Lachance, etc., etc.

* * *

Le Bazar est terminé, officiellement. Mais on comprend que le tirage de la grande loterie a donné encore beaucoup à faire. Quelques Dames zélatrices ont bien voulu se charger de se surcroît d'ouvrage, et elles sont venues encore passer une dizaine de jours à travailler dans la Cathédrale, avec une bonne volonté dont nous ne saurions assez faire l'éloge.

* * *

Au nombre des bienfaiteurs du Bazar, il faut mettre encore M. L. Deneau, 2023 Notre-Dame, qui a fourni gratuitement une grande quantité de vaisselle dont le loyer est estimé à \$150.

* * *

Les filles de l'Hospice St Joseph, rue Cathédrale, ont, grâce à l'obligeance de leurs maîtresses, rendu un service très-apprécié au département des cuisines ; elles sont venues presque chaque jour, pour desservir les tables, et se mettre sous la dépendance complète des dévouées patronesses de cette section.

* * *

Le comité de la paroisse de Notre-Dame offre ses remerciements à MM. Benning & Barsalou, qui ont bien voulu faire *gratis* la vente des tentures employées par cette paroisse.

Ces tentures, consistant en un lot considérable de cotons et laines, avaient été cédées pour le Bazar au simple prix de revient, sans aucun bénéfice, partie par MM. Gault, Frères & Cie, partie par MM. A. Racine & Cie.

* * *

M. Oswald Soulière et M. Jules Gravel, jeunes comptables d'une grande habileté, ont aussi donné gratuitement leurs services aux trésoriers, pendant toute la durée du Bazar.

Ces Messieurs ont droit au titre de bienfaiteurs.

* * *

Mr l'Abbé Rouleau a gagné une riche poupée.

Mme Dr Leblanc, de St. Gabriel, a gagné une maison de fantaisie.

Melle Lachaine, rue St. Denis, a gagné une croix en cire.

* * *

Monsieur Marois, le jeune artiste dont nos lecteurs ont pu admirer quelques œuvres au Bazar de la Cathédrale, a remporté le premier prix pour portraits, à l'Exposition de Sherbrook. Nos félicitations.

* * *

Nous donnerons, au commencement de la semaine prochaine, un supplément du "Bazar", afin de publier en une seule fois, la liste officielle des numéros gagnants de la grande loterie.

FEUILLETON DU BAZAR

CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

C'est la plante de seire chaude à côté de l'arbre de pleine air, ou, si vous l'aimez mieux, c'est l'épagnoul à côté du fier lion. Ah ! beau vicomte, beau chasseur de lièvres, s'il vous fallait, déjà blessé d'un coup de sabre, courir après une pauvre fille que deux Druses bien armés emportent dans leur repaire, combien vous auriez peu de tournure ! Le tranquille Germain est plein d'enthousiasme, le pétulant vicomte n'a dans l'âme que des railleries. Vous le voyez s'élançant à la poursuite du papillon qui passe ; il gambade, il pétille, il est souple et charmant : Germain ne bouge. Mais voici une grande idée qui se présente, une noble histoire qu'on raconte ; voici qu'il est question de la religion, ou de la politique, ou des arts, ou des pauvres : Germain commence à parler, une généreuse chaleur lui monte au visage, il grandit, ses yeux étincellent, sa voix, cette voix si calme, éprouve bientôt un léger tremblement qui émeut chacun. Le vicomte se tait, ne comprend pas, s'ennuie : cela se voit dans ses yeux, qui deviennent de verre, et sur son front, qui se plisse laidement. Asseyez-vous, vicomte ; faites un somme. Non ; il a besoin qu'on s'occupe de lui : il frétille, il jappe ; il se tient enfin content si, par quelque plaisanterie saugrenue, il est venu à bout d'obtenir un sourire dont tout le monde lui sait mauvais gré.

Germain est du très-petit nombre des « hommes de rien » à qui ma tante ne témoigne ni trop de bonté ni trop de hauteur, et qu'elle reçoit comme s'ils étaient quelque chose. Son seul aspect le défend de toutes les impertinences. Le vicomte l'accabla de politesses. Sa future Seigneurie ne daigne pas rendre à monsieur Darcet l'honneur qu'il lui fait, d'être jaloux d'elle.

Si j'avais ignoré les secrets tourments du cœur de Germain, son visage ne me les aurait pas laissés deviner. A peine mes yeux mêmes parvinrent-ils à démêler quelque sentiment triste dans le regard qu'il jeta sur ma tante, sur le vicomte et sur moi. « Son sacrifice est accompli, pensai-je aussitôt ; il va partir ! »

En effet, ma tante lui ayant demandé où en étaient ses projets de voyage, il répondit qu'il venait prendre congé. Je m'attendais à cette parole, elle ne me fit pas perdre contenance. Seulement, je regardai Germain avec une vive expression de reproche et de douleur. Il avait baissé la tête, et je ne tardai pas à me convaincre qu'il évitait de me voir. Si vous saviez à quel point je fus touchée de cette précaution qu'était forcé de s'imposer ce grand courage ! Quant à se douter de ce qui se passait dans mon âme, il en était à cent lieues, malgré tout ce que je lui avais laissé entrevoir deux jours auparavant. Il n'a pas fait son étude de lire dans le cœur des femmes. « Ah ! me dis-je, si jamais je puis lui apprendre que je l'aime, quel sera son étonnement ! »

Le vicomte lui ayant demandé où il voulait aller : « Je retourne, dit-il, en Orient, et je pénétrerai le plus loin possible. — Que demandez-vous donc, dit encore le vicomte, à ces pays sauvages ? — Beaucoup de choses dont j'ai grand besoin, répondit Germain avec douceur. — Je m'étonne toujours, s'écria le

vicomte, qu'on puisse avoir besoin d'une chose qui ne se trouve pas à Paris. Fouillez un peu, je gage que vous y trouverez même la peste. — Ou du moins quelque chose d'analogue, reprit Germain : mais ce n'est pas précisément la peste qu'il me faut. Le ciel d'Orient est beau, la terre est instructive. Ce sont des contrées que j'aime et qui ne me paraissent pas si sauvages. J'y ai passé des jours fort paisibles, fréquentant de bonnes gens, interrogeant des pierres qui en savent plus que tous les livres du monde. — Cela ne vous tente-t-il point, vicomte ? dit la marquise. — Non, madame, répondit galamment le vicomte, mes beaux jours et mon bonheur sont ici. Je ne vois rien de plus attrayant et de plus instructif que le commerce du monde, le bruit des affaires, le charme des arts. A moins qu'on ne veuille un jour m'envoyer en ambassade, je ne m'éloignerai jamais beaucoup des quais et de l'Opéra. — Nos vocations sont diverses, remarqua Germain, et nous y sommes tous deux fidèles : la tente voyage, le château demeure. — Je pense, dit Mme d'Aubecourt que la tente, lorsqu'elle a souvent voyagé, devrait se changer en maison. Voyons, monsieur Darcet, franchement, est-ce qu'une bonne maison bien tranquille, convenablement garnie de vieux volumes, une épouse aimable, de jolis enfants ne vous paraîtraient pas préférables au plus beau ciel et aux plus savantes pierres de l'Asie ? Des pierres qui font un enclos au bonheur, ne valent-elles pas des pierres qui font une prison à la science ? »

Germain fut pris au dépourvu, et moi aussi, par ce petit tableau. « Madame, dit-il avec un peu d'émotion, je suis voyageur. Sur la route, il n'y a que l'auberge d'ouverte pour moi. J'avoue que parfois, en regardant ceux qui me voyaient passer, tranquillement assis à leur seuil entouré d'enfants, j'ai désiré de m'arrêter aussi. Dieu ne l'a point voulu ; j'ai poursuivi mon chemin, non peut-être sans quelque murmure. Mais nul homme ne pensera longtemps que le bonheur se trouvait où il a cru le voir. Nos désirs nous trompent, et nos murmures sont ingrats. — Ah ! par exemple ! s'écria le vicomte, par exemple !... »

Il n'ajouta rien. Par besoin de parler.

Tout entier à d'intimes pensées qui avaient besoin de se faire jour, Germain continua :

« J'ai eu pour marraine une pieuse personne, ma parente, dont la vie s'est écoulée dans les plus terribles épreuves : elle disait n'avoir jamais vu les événements, quels qu'ils fussent, se tromper sur le véritable intérêt d'une âme chrétienne. Je crois cela. »

Lorsque j'entendis Germain parler de sa marraine, je crus tout gagné. « Monsieur, lui dis-je, me hâtant d'intervenir, cette maxime est admirable, je veux la conserver. Dites-moi, je vous prie, le nom de votre marraine ? — Elle a laissé dans nos pays, me répondit-il, la réputation d'une sainte : c'était Mlle Joyant. »

J'avais imaginé que le nom de Mlle Joyant ferait des miracles ; je m'attendais à voir ma tante prodiguer au fillet de sa libératrice les plus vifs témoignages d'amitié. Hélas ! elle resta immobile ! La présence du vicomte glaça son cœur. La marquise d'Aubecourt n'osa pas montrer la fille du vieux Corbin, et ma ruse n'obtint d'elle qu'un regard fâché qui me fit mal. « O mon Dieu, pensai-je avec une angoisse inexprimable, comment espérer d'attendrir jamais l'orgueil qui résiste à ce souvenir ! »

(A continuer)

Day & Deblouis
FONDERIE 110 A 120 RUE ANNE

PILASTRES et COLONNES pour Eglises et magasins et CLOTURES élégantes, en fonte pour Bâtisses et Cimetière une spécialité.

— AUSSI —

Fournaises à eau chaude "Beaupré"

Pour chauffage des Eglises, Couvents, Collèges, magasins et Maisons Privées.

La plus économique, la plus facile à tenir en bon ordre et garantie pour donner entière satisfaction.

Nombreux certificats des membres du clergé et autres témoignant de son excellence.

Les membres du Clergé, les banquiers, les marchands, le Gouvernement et les Compagnies de chemins de fer admettent que les

COFFRES-FORTS DE GOLDIE & McCULLOCH

sont les meilleurs et les achètent.

Les Coffres-forts à l'épreuve du feu et des volours de

GOLDIE & McCULLOCH

S'achètent au

No 298, RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL

ALFRED BENN, *Gérant.*

P. S.—Nous avons un certain nombre de coffres-forts de seconde main à vendre à bon marché.

A. HURTEAU & FRERE

Marchands de

Bois de Sciage

92, RUE SANGUINET, MONTRÉAL

CLOS } Coin des rues Sanguinet et Dorchester.
 } Téléphone No. 106.
 } Bassin Wellington en face des bureaux
 } du Grand-Tronc.
 } Telephone No. 1401.

JOSEPH PAQUET

OFFICE, 286 RUE CRAIG

Manufacturier de

PORTES, CHASSIS, JALOUSIES, ARCHITRAVES, MOULURES de tous genres.

Et toute espèce de travaux à la pièce.

NO. 12 A 22, RUE PERTHIUS
MONTRÉAL.

McNALLY & CIE

Importateurs de

TUYAUX POUR CANAUX

Ciment de Portland, Ciment Romain, Ciment Canadien, Tuyaux de Chemins, Têtes de Cheminées, Briques Refractaires, Terre, Refractaire, Brouettes d'Entrepreneurs, Etc.

No. 12, RUE WELLINGTON

Coin de la rue des Sœurs Grises, près de la rue McGill,

MONTRÉAL.

JOSEPH ROBERT & FILS
MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE

1077 RUE NOTRE-DAME 1077

Constamment en mains une grande quantité de Pin, Prunche, Epinette, Lattes, Bardeaux, Bois franc

— AUSSI —

BOIS DE CHARPENTE DE TOUTES DIMENSIONS

Téléphone No. 879.

LA LOTERIE DE LA CATHEDRALE DE MONTREAL.

1,000 BILLETS GAGNANTS REPRESENTANT UNE VALEUR DE

\$10,000

Ces billets gagnants consistent en lots à bâtir dans et près de la ville, Pianos, Moulins à battre, Peintures à l'huile, Montres, Machines à coudre, Fournaises à eau chaude, Voitures d'hiver et d'été, etc., etc.

BILLETS, - - 25 Cts.

Pour les billets et autres informations, s'adresser à

LE PROCUREUR DE L'ARCHEVECHÉ,

Montréal Canada.

Banque Ville-Marie

No 153, RUE SAINT-JACQUES

MONTRÉAL

Succursales:—Borther, Lachute, Louiseville, Nicolet, Pointe St-Charles, Saint-Césaire et St-Jérôme.

Traites émises sur toutes les parties du monde.

Dépôts à termes reçus, sur lesquels un intérêt est alloué.

Collections faites aux taux les plus bas.

W. WEIR, Président

U. GARAND, Caissier.

ETABLI EN 1843.

OWEN, McGARVEY & FILS

1849, 1851 et 1853, rue Notre-Dame

(Coin de la rue McGill)

Tient constamment en mains l'assortiment le plus considérable et le plus varié qu'il y ait en Canada, pour meubles de Salons, Salles à dîner, Bibliothèques et Chambres à coucher. Il y a dans l'établissement un magnifique élévateur pour transporter les pratiques à n'importe lequel des six étages de leur magasin. Toutes marchandises marquées en chiffres et garanties être telles que représentées, tant dans le détail que dans le gros.

J. H. WALKER

Established 1859

DESIGNER

and Engraver on Wood

FORESTRY CHAMBERS

132, St-James

and

116 St-Frs-Xavier St

MONTRÉAL.



ST-PETERS CATHEDRAL BAZAAR

ASK FOR THE

PEACHY CIGAR

Choicest brand in the market

Can be had at Stall in the Bazaar

GUY TREMELLING

No 773, CRAIG STREET

MONTRÉAL.



ORGUES-HARMONIUMS

"DOMINION"

FABRIQUÉS SPÉCIALEMENT POUR

L. E. N. PRATTE,

PAR LA

LA COMPAGNIE D'ORGUES et de PIANOS "DOMINION," de Bowmanville, Ont.

pour l'usage des Eglises et des chapelles de communautés, d'après des devis particuliers et autres que ceux du catalogue, garantis pour 5 ans, et surpassant en RICHESSE, en PUISSANCE et en SUAVITÉ DE SON, les meilleurs instruments de fabrique étrangère.

La supériorité des Orgues-Harmoniums "DOMINION" a été universellement reconnue par LES PLUS GRANDES DISTINCTIONS et les PREMIERS PRIX partout où ils ont été exhibés.

Plus de 100 PREMIERS PRIX dans différentes parties du monde.

OFFICIEL. 1880

Montreal, Prov. de Quebec.

Exposition de la Puissance.

Le Comité Permanent de l'Exposition décerne ce Diplôme à La Compagnie d'Orgues DOMINION, L. E. N. PRATTE, Agent, pour le MEILLEUR Orgue (à anches) d'Eglise, pour supériorité générale du son, de l'action et de la fabrication, et pour l'imitation remarquable de l'Orgue à tuyaux.

GEORGES LECLERE, L. H. MASSIEU,
S. C. STEVENSON, Président.
Sec. conjoints.

Philadelphie, 1876.

Médaille Internationale, et Diplôme d'Honneur.

Sydney, Australie, 1877.

PREMIER PRIX.

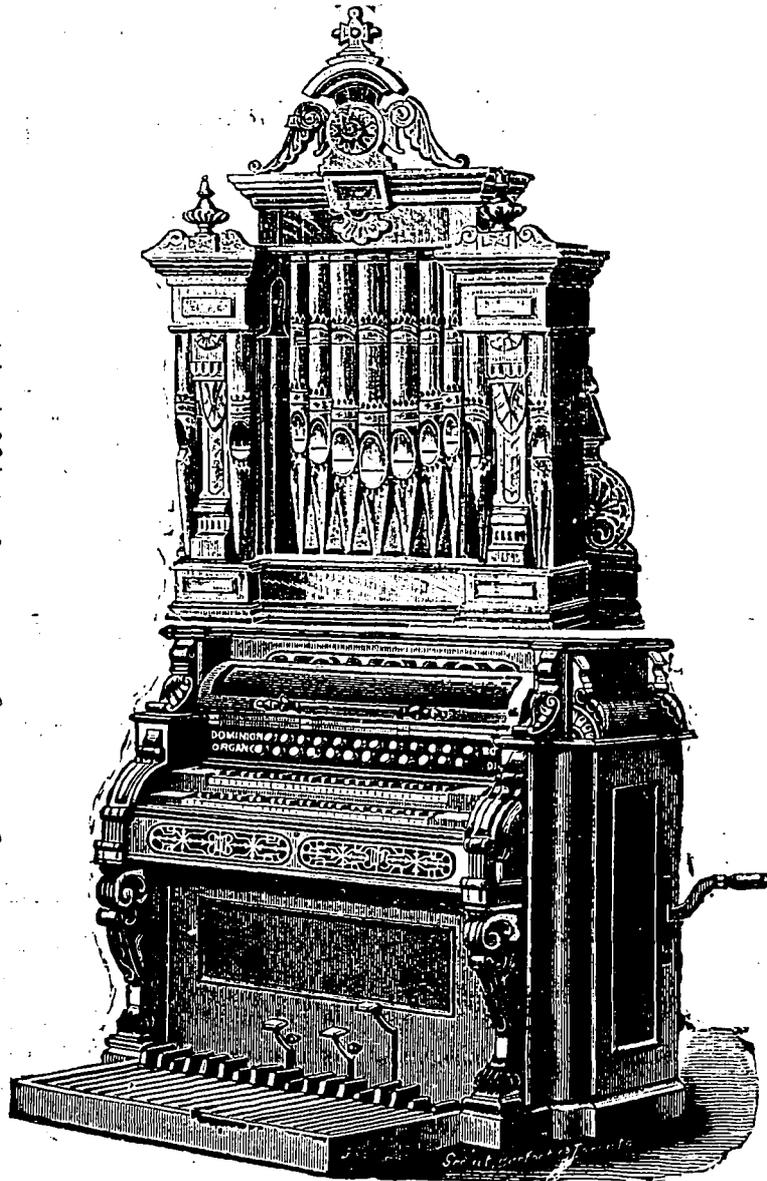
Médaille Internationale et Diplôme d'Honneur.

Toronto, 1878.

MEDAILLE D'OR.

Anvers, Belgique 1885.

Grand Diplôme d'Honneur.



OFFICIEL. 1880

Montreal, Prov. de Quebec.

Exposition de la Puissance.

Le Comité Permanent de l'Exposition décerne ce Diplôme à La Compagnie d'Orgues DOMINION, L. E. N. PRATTE, Agent, pour Orgues de Salon, pour suavité, pureté et richesse du son, pouvoir d'expression et variété de timbres avec excellence de construction.

GEORGES LECLERE, L. H. MASSIEU,
S. C. STEVENSON, Président.
Sec. conjoints.

Paris, Franco, 1878.

Médaille Internationale et Diplôme d'Honneur.

Londres, 1876.

PREMIER PRIX.

Hamilton, 1877.

PREMIER PRIX.

Montreal, 1880

PREMIER PRIX

Et deux Diplômes d'Honneur.

Conditions libérales.—Satisfaction garantie.—Prix aussi bas que le permet la qualité supérieure de ces instruments. Catalogues illustrés expédiés sur demande.—Un assortiment considérable toujours en magasin.

L. E. N. PRATTE, Agent General,

No. 1676 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Imprimé par J. CHAPLEAU & FILS, Imprimeurs de l'Archevêché.